

FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste

Eugène Boudin Suivre les nuages le pinceau à la main

Laurent Manœuvre

Éditions L'Atelier contemporain

Sommaire

Dossier Eugène Boudin, Correspondances (1861-1898)

- 02 Édito
- 03 Entretien avec Laurent Manœuvre
- 10 Lettres choisies - Eugène Boudin, Correspondances
- 13 Portrait : Eugène Boudin

- 15 Volcanique, Le thème du Printemps des Poètes
- 17 Dernières parutions
- 19 Agenda

Édito

Eugène Boudin Correspondances (1861-1898)

Nathalie Jungerman

« Oh, les voyages ! Vois-tu la misère que c'est ! On croit fermement qu'on va faire merveille ; que le ciel va avoir des caprices de nuages, qu'on va s'établir avec sécurité devant son chevalet – et soudain voilà le vent qui siffle et qui vous bouleverse le pauvre peintre et son attirail ! » Eugène Boudin à Ferdinand Martin, Berck-sur-Mer, 25 mai 1886.

Laurent Manœuvre, auteur de plusieurs études, expositions et ouvrages consacrés à Eugène Boudin, a établi, présenté et annoté l'édition des correspondances du peintre, né à Honfleur en 1824 et mort à Deauville en 1898. Le livre, intitulé *Suivre les nuages le pinceau à la main* – empruntant une phrase de l'artiste –, est publié par L'Atelier contemporain avec le soutien de la Fondation La Poste. Il sortira en librairie le 18 avril et sera disponible dès le 9 avril au musée Marmottan Monet (Paris 16^e) pour l'ouverture de l'exposition « Eugène Boudin, le père de l'impressionnisme : une collection particulière », sous le commissariat de Laurent Manœuvre. En 2011, la Société des amis du musée Eugène Boudin de Honfleur publiait les *Lettres à Ferdinand Martin*, son ami havrais, écrites entre 1861 et 1870. La présente édition réunit celles qu'il a échangées avec ce même ami à partir de 1871 jusqu'à la mort de ce dernier, vingt-et-un ans plus tard. Ce recueil inclut également quelques lettres à son frère Louis Boudin et un choix de correspondances avec divers confrères et collectionneurs, Monet, Courbet, Jongkind, Fantin-Latour, Puvis de Chavannes, Durand-Ruel... L'ensemble épistolaire, enrichi d'un cahier iconographique, témoigne des nombreuses amitiés artistiques d'Eugène Boudin et permet de suivre sa carrière. Il y est question de son métier, du plaisir et des difficultés de peindre sur nature, des ciels changeants, des mouvements éphémères, de la lumière, des couleurs, de ses voyages, des œuvres exposées aux différents Salons, du marché de l'art... Entretien avec Laurent Manœuvre, historien de l'art et ingénieur de recherche au service des musées de France.



Plage à Trouville, 1864-1865, huile sur bois, 27 × 49,1 cm, The National Gallery of Art, Washington

Entretien

avec Laurent Manœuvre

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Un ouvrage qui réunit des correspondances du peintre Eugène Boudin (1824-1898) paraîtra dans quelques jours aux éditions L'Atelier contemporain, avec le soutien de la Fondation La Poste. Vous avez établi et présenté ces correspondances et vous êtes l'auteur de plusieurs livres et expositions consacrés à Eugène Boudin. Comment en êtes-vous venu à vous intéresser à ce peintre ?

Laurent Manœuvre : Lorsque j'étais étudiant, à la recherche d'un sujet de maîtrise, j'ai eu pour professeur une conservatrice au département des arts graphiques du Louvre, Roseline Bacou. Elle savait que le fonds d'atelier d'Eugène Boudin comprenait beaucoup de dessins (plus de 6 400 en fait). Elle m'a suggéré de trier dans cet ensemble les dessins de Bretagne et d'en établir le catalogue. La Bretagne était liée aux Nabis, à Gauguin, au mouvement symboliste qu'elle aimait particulièrement. J'ai donc commencé à travailler sur cet artiste et me suis rendu à Honfleur, où la conservatrice du musée Eugène Boudin, Anne-Marie Bergeret, m'a chaleureusement accueilli. Nous avons collaboré, elle, se concentrant sur la peinture et moi, sur les dessins. Et ensemble, nous avons organisé plusieurs expositions. C'est ainsi que tout a commencé.

En 1882, alors qu'il se trouve à Paris, Boudin écrit à son ami Ferdinand Martin : « Je voudrais déjà, pour ma part, être au champ de bataille ! Courir après les bateaux... suivre les nuages le pinceau à la main. Humer le bon air salin des plages et voir la mer monter... » *Suivre les nuages le pinceau à la main, c'est cette*

phrase que vous avez choisie pour le titre de ce volume...

L.M. : J'avais proposé plusieurs citations à l'éditeur François-Marie Deyrolle, et il a retenu celle-ci, car la correspondance de Boudin révèle que son plus grand plaisir dans la vie est de peindre le paysage et le ciel sur nature. Cette citation illustre à la fois sa philosophie de vie et tout ce qu'il y a de novateur chez lui, puisque, comme le reconnaîtra Monet après la mort de Boudin, il a introduit le fugitif dans la peinture et a influencé l'impressionnisme.

Eugène Boudin a ouvert la voie à l'impressionnisme, il a encouragé Claude Monet, de 16 ans son cadet, à devenir peintre. Pour quelles raisons est-il moins connu ?

L.M. : Ce sont deux personnalités différentes. Boudin, autodidacte, est quelqu'un de modeste. Il fait preuve néanmoins d'une grande détermination car malgré toutes les difficultés financières qu'il rencontre et face aux critiques qui remettent en question son approche artistique, il va suivre la voie qu'il s'est tracée avec beaucoup d'obstination et d'honnêteté. Monet se démarque par une autorité considérable dans sa façon de peindre. Il perçoit le paysage avec plus de largeur que Boudin, et d'ailleurs Monet ne manquera pas de le souligner. Dès ses débuts, Monet s'affirme avec assurance. On pourrait dire que l'art de Boudin s'apparente à de la musique de chambre, tandis que celui de Monet évoque un grand orchestre philharmonique. Il est vrai que Monet a beaucoup plus de culot que Boudin. Quand ce dernier peint des études, elles restent des études, alors que Monet impose son étude en disant c'est un tableau, et tout le monde en est sidéré. Par exemple, *Impression, Soleil levant*. Dans la

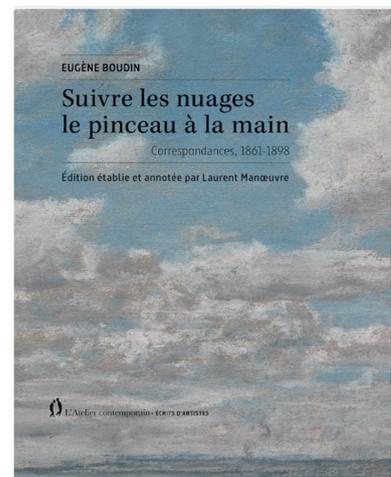


Laurent Manœuvre
© Photo Manoko

Laurent Manœuvre, Historien de l'art et ingénieur de recherche au service des musées de France, travaille sur l'impressionnisme et ses origines (Eugène Boudin, Millet, Manet, femmes impressionnistes), la peinture de marines (Louis Garneray, Joseph Vernet) et l'art contemporain. Responsable de l'informatisation des peintures, dessins, estampes et sculptures des collections publiques françaises à la Direction des musées de France, il est l'auteur de plusieurs études, expositions et ouvrages consacrés à Boudin.

[En savoir plus](#)

[Le blog de Laurent Manœuvre](#)



Eugène Boudin
Suivre les nuages le pinceau à la main
(Correspondances 1861-1898)

Édition établie et présentée par
Laurent Manœuvre

Éditions L'Atelier contemporain, avril 2025,
752 pages.

Avec le soutien de



correspondance, Boudin dit que Monet occupera une des premières places dans leur École. Et par « École » il entend la peinture française dans son ensemble.

En 1886, justement, il écrit à Ferdinand Martin en parlant de Monet : « Ce bougre-là est devenu si osé dans ses tons qu'on ne peut plus rien regarder après lui. Il enfonce et vieillit tout ce qui l'entoure... jamais on a été plus vibrant ni plus intense. »

L.M. : Tout en prenant ses distances avec l'impressionnisme, Boudin suivra de près la carrière de Monet. L'art de Monet reste pour lui quelque chose de vraiment exceptionnel. Et il l'est, bien entendu.

On voit dans la correspondance que Boudin s'intéresse beaucoup aux autres...

L.M. : C'est une personne très sociable qui regarde attentivement ce que peignent les autres avant d'émettre un jugement. Par exemple, en ce qui concerne le symbolisme, il se montre plutôt critique. On sent qu'il a une approche cartésienne et que le symbolisme ne le touche pas vraiment. Néanmoins, il observe et reste très ouvert. Dès le début de sa carrière, il s'éloigne du romantisme, conseillé par son ami le poète Gustave Mathieu (1808-1877) qui était proche de Courbet et des Réalistes. Pourtant, dans les années 1850, le romantisme continue de triompher. Delacroix, qui en est la figure emblématique, meurt en 1863, au moment où Boudin peint ses premières scènes de plage. À cette époque, le romantisme est encore bien présent et de nombreux peintres continuent d'en être influencés. C'est pourquoi la vision de Boudin est en partie nouvelle. Il s'inspire de l'école de Barbizon, puis rencontre Courbet qui renforce sa détermination à suivre une voie plus objective. En travaillant au bord de l'estuaire de la Seine, à

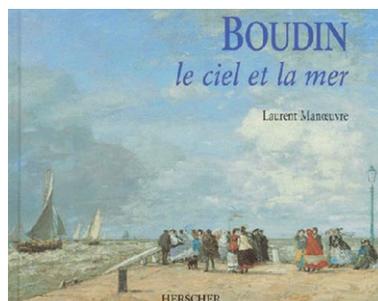
Honfleur ou au Havre, où le ciel varie sans cesse, il s'impose de peindre ce qu'il a sous les yeux.

C'est Baudelaire qui va découvrir le côté novateur de Boudin, et le formuler...

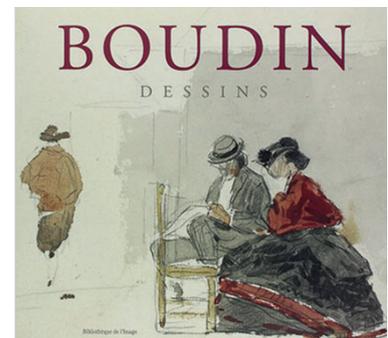
L.M. : Absolument. Parce que Baudelaire, le poète voyant, ressent les évolutions de la société avant même que celle-ci en prenne conscience. Quand il regarde les pastels de Boudin, il voit immédiatement que ces études sont faites d'après ce qu'il y a de plus inconstant : le ciel et la mer. Sensible à la mode et à la modernité, il discerne tout de suite ce que ces pastels ont de complètement nouveau. Mais pour Baudelaire, il s'agit essentiellement d'études et il affirme que, plus tard, Boudin en fera des tableaux. Le poète reste très attaché au romantisme. Pour lui, Delacroix est l'artiste par excellence, celui qui raconte une histoire. Tandis que Boudin se contente de peindre ce qu'il a sous les yeux, sans narration. Le paradoxe de Baudelaire réside dans son attachement au romantisme tout en étant capable de percevoir les innovations apportées par les artistes de son époque.

Les peintres néerlandais ont influencé Boudin qui tente de saisir le côté fugitif de la lumière...

L.M. : Les peintres néerlandais au XVIIe siècle sont en rupture par rapport à toute la peinture européenne, dans la mesure où en Italie, en France et en Espagne,



Boudin, le ciel et la mer
Laurent Manœuvre
Éditions Herscher, 1997.



Boudin, Dessins
Laurent Manœuvre
Préface de Roseline Bacou
Bibliothèque de l'Image, 2004.

elle est principalement guidée par des thèmes religieux. La peinture hollandaise peut être d'inspiration religieuse mais elle adopte une approche symbolique avec plusieurs niveaux de lecture : dans un bouquet de fleurs, par exemple, se trouve un insecte, suggérant ainsi que la vie est fugitive et qu'il faut penser à l'au-delà. En même temps, les Néerlandais vont peindre la réalité de leur pays. Au XVIIIe siècle, les Provinces-Unies, qui étaient autrefois flamandes, ont gagné leur autonomie vis-à-vis de l'Espagne et de la Flandre, affirmant ainsi leur particularité religieuse et leur particularité aussi de soumission au réel. Influencé, soit par le conservateur du musée du Havre, soit par ses propres goûts, Boudin s'oriente vers cette peinture dans sa jeunesse. Il écrit dans ses lettres qu'il ne fait rien d'autre que de peindre ce qu'il voit, à l'instar des peintres néerlandais. Mais il n'a pas envie de « peindre à la manière de » ; il peint à sa manière, en tant qu'artiste de la seconde moitié du XIXe siècle, capturant le monde tel qu'il est à son époque, et pas tel qu'il était au XVIIIe siècle.

C'est le fait aussi de peindre en extérieur...

L.M : Peindre en extérieur est une tradition chez les paysagistes. Depuis le XVIIIe siècle, des artistes comme Joseph Vernet (1714-1789) ont réalisé leurs études à l'extérieur, et cette pratique est largement répandue. Albert Marquet (1875-1947), lui, arrêtera de peindre en plein air. Dans une lettre à Matisse, il explique qu'une violente rafale de vent à Fécamp a détruit son matériel, y compris son solide chevalet. Si l'on observe ses œuvres par la suite, on constate qu'elles sont principalement réalisées depuis des chambres d'hôtel avec vue, car il a compris que les aléas de la météorologie et le poids des équipements (12 à 15 kilos) rendent le travail en extérieur particulièrement difficile. Surtout quand on travaille, comme Boudin, dans des régions comme la Normandie ou la côte

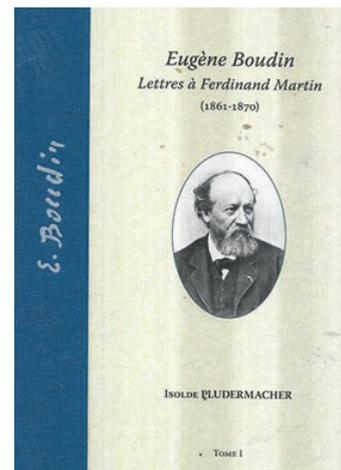
de la Manche, où le climat peut être capricieux. Boudin est très heureux quand il découvre le Midi, à partir de 1892, car il peut enfin achever ses tableaux en extérieur. Habituellement, il doit les terminer dans sa chambre.

Vous écrivez dans la présentation des dix dernières années de sa vie : « La découverte du Midi, puis de Venise, marquent un tournant dans son œuvre. Boudin doit faire appel à tout son savoir-faire pour surmonter le défi que constitue la lumière intense de ces lieux »...

L.M. : Boudin écrit aussi que « c'est à désespérer et à jeter au feu palette et pinceaux » tellement la lumière est intense, et tellement il peine à la représenter... Quand ils sont arrivés dans le Midi, la plupart des peintres, Julien Gustave Gagliardini (1846-1927) par exemple, ou Félix Ziem (1821-1911) à Venise, ont adopté une palette beaucoup plus colorée. Monet, lors de son séjour à Bordighera, enrichit sa palette de tons plus puissants pour rendre cette intensité lumineuse. Boudin, lui, s'efforce de ne pas trahir son regard. Il veut rester fidèle à une observation objective et ne veut donc pas tricher. Cela représente pour lui un réel défi : retranscrire cette lumière éclatante sans trop modifier sa palette, sans altérer son approche artistique.

Tout en développant son propre langage artistique, qu'emprunte-t-il à Gustave Courbet ?

L.M : Courbet joue un rôle important parce qu'il a une personnalité très affirmée, encore plus que celle de Monet. Il est tonitruant, hâbleur, sûr de lui. Pour Boudin, qui expose pour la première fois au Salon en 1859 alors que Courbet a déjà une belle carrière, recevoir des encouragements de sa part représente une forme de reconnaissance. Malgré son côté exubérant, Courbet est sincère et s'il félicite Boudin, c'est qu'il le pense vraiment. D'ailleurs, il ne manque pas de le soutenir en le mettant en relation avec



Eugène Boudin
Lettres à Ferdinand Martin (1861-1870)
Isolde Pludermacher, Laurent Manœuvre
Société des amis du musée Eugène Boudin,
Honfleur, 2011, 264 pages

des collectionneurs, contribuant ainsi à la vente de ses œuvres. Ce soutien est important et maintient Boudin dans sa détermination à vouloir « peindre le réel ». Mais il préfère adopter une approche plus sensible que celle de Courbet qui affiche une certaine brutalité dans sa peinture.

Il est témoin de la naissance de Deauville et de l'essor de la baignade en mer, des scènes qu'il immortalise dans ses toiles... Mais ces scènes de plage ne sont pas appréciées. On lui reproche des personnages « pas assez dessinés »...

L.M. : Boudin s'attache à peindre la lumière et constate que l'atmosphère est tout embuée par le sel. Une sorte de brume lumineuse propre au bord de mer, qui dissipe les contours. En observant cela, il estompe les formes, comme le fera Dufy (1877-1953) au XX^e siècle. Dans l'œuvre de Dufy, la couleur déborde de la ligne, car l'œil essaie de fixer mais se heurte à une atmosphère qui dissout les formes. Boudin s'inspire de cette réalité pour la traduire sur sa toile. Sa démarche est en décalage avec les normes de son époque qui privilégient une peinture de nature descriptive, presque anecdotique, comme le soulignent Zola et d'autres critiques. Les premières représentations de plage par Boudin sont un peu dans cet esprit-là, mais il évolue rapidement en donnant un caractère complètement atmosphérique à ces scènes qui ne rencontrent pas l'adhésion du public. Son ami Ferdinand Martin lui dit qu'une femme lui pardonnera de ne pas avoir su rendre l'atmosphère mais ne tolérera pas que son ombrelle ne soit pas peinte correctement. Aussi, les baigneuses de Boudin sont perçues comme de très mauvais goût. Dans la bonne société, on ne mettrait pas une telle peinture chez soi. Ce serait à la rigueur pour le fumoir d'un monsieur où les dames ne vont pas. Il faut savoir qu'à l'époque, les femmes se glissaient dans l'eau avec discrétion à partir de cabines traînées par des chevaux. On remontait ensuite la

cabine sur la plage et les dames en ressortaient habillées. On ne les représente pas en tenue de bain, même si elles apparaissent comme des petites taches de couleur. En plus, les femmes qui viennent à Deauville appartiennent à la haute bourgeoisie, à la cour impériale, elles se font habiller par le couturier Charles Worth (1825-1895) et souhaitent que leurs robes (qui coûtent très cher) soient mises en valeur de manière ostensible, et non réduites à des éclats de couleur.

Les lettres témoignent de son travail acharné et d'une recherche constante d'amélioration, il écrit à son ami en 1884 après avoir quitté Deauville et être rentré à Paris : « Il y a bien quelques déveines à l'endroit de ses études qu'on gâte quelquefois par un désir de perfection, mais après le travail sur nature ce recueillement de l'atelier est bien reposant »...

L.M. : Il aime peindre et travailler sur nature, mais c'est très difficile, et il a besoin du recul de l'atelier pour juger complètement de sa peinture. Ceux qui font du paysage le savent bien : il suffit parfois d'une esquisse pour saisir l'atmosphère. C'est également valable pour les portraits. Vous réalisez un rapide portrait et vous captez quelque chose de la personne. Puis, vous voulez améliorer cette esquisse, mais au fur et à mesure que vous travaillez, ce petit quelque chose de merveilleux disparaît. Lorsqu'il évoque le fait d'avoir gâté certaines œuvres, c'est parce qu'il a perdu cette atmosphère. Bonnard, dans ses lettres, dit que le peintre perçoit à un moment donné quelque chose qui l'enthousiasme et que toute la difficulté réside dans la capacité à maintenir cet enthousiasme. Il s'agit parfois d'une lumière sur un visage ou un sourire... Puis, à force de vouloir améliorer son travail, l'artiste perd toute la « fleur » de la peinture. Ainsi, sa quête devient celle d'un équilibre entre le « trop peu » et le « trop ». Monet, par exemple, avec son tableau *Impression, Soleil levant*, opte pour le « trop peu », et c'est ce qui rend l'atmosphère si palpable. C'est la leçon qu'il a apprise de Boudin.



Photographie d'Eugène Boudin à Deauville-Trouville (juin 1896)

À la fin de sa vie, Monet avouera être fasciné par les pochades de Boudin, considérées comme des expressions de l'instantanéité. Lorsqu'il est dans le Midi, Boudin déclare : « J'ai peint un peu comme un objectif (photographique), me contentant de rendre ce que j'avais sous les yeux... ».

La carrière de Boudin est contemporaine du développement de la photographie et de son utilisation, mais contrairement à d'autres peintres, il ne semble pas s'y intéresser vraiment. Néanmoins, dans une lettre de 1867 à son frère, il réclame une photographie : « Ce que tu m'as envoyé me paraît trop grand. Il me faudrait aussi un petit bout de photographie des phares afin de les indiquer sur le sommet de la falaise. »

L.M. : Il n'en est pas question dans cette présente édition, mais on sait que Boudin, très jeune, avait du matériel photographique car un ami lui dit que ce doit être bien utile, notamment pour les figures. En revanche, aucune photo n'a été retrouvée. À cette époque, la photographie est un processus lent et compliqué. Lorsque Maxime Ducamp se rend en Égypte avec Flaubert, il transporte une sorte de carriole pour pouvoir faire ses tirages. Boudin, déjà chargé de son matériel de peinture, ne peut pas prendre avec lui un tel équipement. Il préfère se concentrer sur les études dessinées. Néanmoins, il reste attentif à la photographie : pendant des années, il fournit des dessins pour illustrer les articles ou les livrets du Salon, qui seront ensuite imprimés par différentes techniques, et quand, à la fin de sa vie, sollicite pour une illustration alors qu'il est dans le Midi, il répond : « Je n'ai plus le tableau sous les yeux, pourquoi ne faites-vous pas faire une photographie ? Ce sera bien mieux. » Dès l'année suivante, le livret du Salon est illustré de photographies. Il voit la photographie comme un processus de reproduction. Elle est un support de documentation et de diffusion pour les peintres. Durand-Ruel fait photographier dès le début toutes les œuvres

qu'il achète. Le peintre Henri Fantin-Latour, par exemple, l'utilise beaucoup et la substitue à des modèles vivants..

Dans ses lettres, il y est aussi beaucoup questions d'achats, de ventes, de comptes, de ses difficultés économiques... Il vit une grande partie de sa vie dans une pauvreté certaine...

L.M. : Pendant la crise des années 1870, qui a considérablement affecté la société – au moment où les impressionnistes font leur première exposition pour essayer de s'en sortir –, Boudin fait face aux difficultés financières grâce à la vente d'actions. En effet, il a gagné de l'argent pendant trois ans environ et l'a confié à son ami Ferdinand Martin, qui travaille à la bourse du Havre. Ce dernier a effectué des placements, achetant des actions dans des secteurs comme l'industrie et le chemin de fer. Ainsi, lorsque Boudin ne parvient plus à vendre ses œuvres dans les années 1870, il va vendre un certain nombre de ses actions pour subvenir à ses besoins. À partir des années 1880, bien qu'il ait une situation financière plus stable, il cherche à augmenter ses revenus pour soutenir ses deux frères au chômage, sa sœur veuve et sa belle-famille. Il leur envoie régulièrement de l'argent. Et sa dernière compagne, Juliette, manifeste un intérêt pour les bijoux, ce qui l'incite à vouloir la satisfaire. À la fin de sa vie, Boudin bénéficie d'une meilleure situation financière et fait construire une maison à Deauville. Ceci dit, elle est décrite comme étant très petite et ne ressemble pas à la villa actuellement présentée comme la sienne. Il est probable qu'elle ait été partiellement reconstruite au fil du temps.

Il y a des échanges épistolaires avec Pieter van der Velde (1848-1922) qui va constituer une collection de peintures d'Eugène Boudin...

L.M. : Pieter van der Velde, natif de Rotterdam, est établi au Havre. Boudin s'adresse à un collectionneur qui sera à l'initiative du cercle de l'art moderne au Havre, en 1906. Et la première

Exposition Eugène Boudin au Musée Marmottan Monet Du 9 avril au 31 août 2025

Le musée Marmottan Monet présente du 9 avril au 31 août 2025 l'exposition « Eugène Boudin, le père de l'impressionnisme : une collection particulière ».

Cet événement, sous le commissariat de l'historien de l'art Laurent Manœuvre, réunit 80 œuvres provenant de la prestigieuse collection de Yann Guyonvarc'h, 10 toiles de l'institution parisienne ainsi que plusieurs prêts du musée des Beaux-Arts d'Agen et du musée d'art moderne André Malraux du Havre.

<https://www.marmottan.fr/>

exposition du cercle de l'art mettra en avant Marquet, Matisse, Pissaro et Monet tout en proposant une rétrospective consacrée à Boudin. Les collectionneurs havrains mettent en commun leurs œuvres pour rendre hommage à Boudin, reconnaissant ainsi son rôle en tant qu'initiateur de l'art moderne.

La correspondance de Courbet atteste de son engagement dans l'action politique, notamment dans la Commune. Il est surprenant de voir que les lettres de Boudin abordent très peu l'actualité politique. Quelques évocations seulement. En 1871, il écrit à Ferdinand : « Mais quelle politique que la politique actuelle – Au demeurant, Paris est en pleine terreur m'écrit-on ! Nous comptons parmi les victimes de la réaction plusieurs de nos bons amis, entre autres le malheureux Gautier, l'ami du père Gaudibert qui est parmi les déportés et qui en deviendra fou s'il n'en meurt des privations et de misères qu'on leur inflige. » Ou plus tard : « D'ailleurs on va peut-être jouir de quelques semaines de répit en ce qui touche à la situation politique et j'en profiterai si ça dure. »

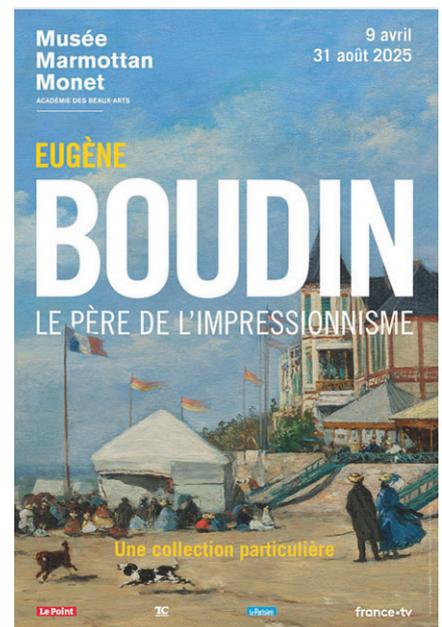
L.M. : Pendant la Commune, Boudin n'est pas à Paris mais en Belgique. C'est pourquoi il dit : « m'écrit-on ». Bien qu'il n'exprime pas d'engagement politique, il a des amis proches qui ont été des acteurs de la Commune. Amand Gautier (1825-1894), un peintre réaliste né à Lille, dont on ne parle pas beaucoup, a failli être exilé. En 1872, Courbet, successivement incarcéré à la Conciergerie, à Mazas, à Versailles, puis à Sainte-Pélagie, écrit à Boudin : « Amand Gautier a fait preuve de courage, mais j'ai eu peur de le compromettre en l'invitant à venir me voir ». Boudin écrit à Courbet pendant son emprisonnement. Courbet lui répond qu'il est touché par ce geste, surtout en ces temps où la lâcheté est répandue, et qu'il peut désormais venir le voir. Ce qui n'aurait pas été prudent auparavant. Cela témoigne de la fidélité de Boudin, mais c'est vrai qu'il n'y a pas de traces d'engagement politique.

Pour conclure, est-ce que cet ensemble de lettres apporte un éclairage nouveau sur la biographie de Boudin ?

L.M. : Cet ensemble permet de voir que Boudin avait de nombreux contacts. On découvre la lettre dans laquelle Monet a sollicité Boudin pour participer à la première exposition impressionniste en 1874 et aussi les félicitations du peintre américain Whistler (1834-1903) lors de la remise de la Légion d'honneur... Ces correspondances permettent de mieux saisir le milieu artistique dans lequel évoluait Boudin. De jeunes artistes sont aussi évoqués, comme Ulysse Butin (1838-1883) qui était influencé par l'impressionnisme et possédait une formation académique. Le milieu artistique du XIXe siècle est souvent perçu de manière trop schématique. Cette correspondance montre les passages permanents entre les différents courants artistiques. Boudin a des liens avec de nombreux autres peintres qui peuvent être très connus aujourd'hui ou au contraire tout à fait méconnus. Cela montre toute la richesse du milieu artistique de cette époque et offre une vision plus nuancée qu'une simple dichotomie entre l'impressionnisme d'un côté et l'académisme de l'autre avec seulement quelques peintres de premier plan. J'aime particulièrement les correspondances parce que c'est la voix de l'artiste. On entre dans la vie du peintre, de plain-pied avec lui. De mon point de vue, les lettres sont extrêmement fiables.

Le musée Marmottan Monet présente du 9 avril au 31 août 2025 l'exposition « Eugène Boudin, le père de l'impressionnisme : une collection particulière ». Vous en êtes le commissaire...

L.M. : Il y a une quinzaine d'années, un collectionneur français a découvert un tableau d'Eugène Boudin représentant une vue de Deauville, qui l'a immédiatement séduit. Ensuite, il a eu envie de constituer une collection, seul, sans personne pour le guider. Il a ainsi sélectionné des œuvres de





Le Parc Cordier à Trouville, c. 1880
huile sur toile, 51 × 62 cm, Musée national
d'art de Catalogne, Barcelone

Boudin, allant de ses débuts à ses dernières créations, incluant aussi bien des peintures présentées lors de Salons ou d'expositions universelles, que de petites études sur le motif. Sa collection est donc remarquablement complète, regroupant 200 pièces. Il possède également quelques Marquet, Blanche Hoschedé-Monet (1865-1947), Berthe Morisot (1841-1895) et des Sisley (1839-1899). Mais, le cœur de sa collection et l'artiste qu'il aime particulièrement, c'est Eugène Boudin.

Il a trouvé pertinent de faire dialoguer, dans le cadre du musée Marmottan, Boudin avec Monet qui a été son élève. Nous allons tenter de mettre en lumière une partie de cette magnifique collection, notamment des œuvres inédites. Récemment, le collectionneur a acquis une grande scène de plage, une pièce rare — il n'en existe que trois dans le monde de ces dimensions : une à Toronto, une à Tokyo, et celle-ci, qui était aux États-Unis depuis 1866. Lorsque dans sa correspondance Boudin évoque Alfred Cadart (1828-1875) en

disant qu'il est parti avec « nos tableaux » aux États-Unis, il est question de ce tableau qui a été exposé à New York. Il a été acheté à cette époque par une famille américaine qui l'a conservé jusqu'à présent. Elle a décidé récemment de le mettre en vente, permettant au collectionneur de l'acquérir en juillet dernier. Nous aurons ainsi l'opportunité de l'exposer pour la première fois depuis 1866. Bien que ce tableau dépasse tout juste un mètre, il est grand par rapport aux scènes de plage habituelles. C'est une œuvre charnière où Boudin abandonne le descriptif pour une vision bien plus atmosphérique.

Liens

[Éditions l'Atelier contemporain](#)

[Musée Marmottan Monet](#)

[Musée Eugène Boudin,
Honfleur](#)

[Musée d'art moderne André
Malraux, Le Havre. Dans l'atelier
d'Eugène Boudin](#)

[Société des amis du musée
Eugène Boudin, Honfleur](#)

Lettres choisies

Eugène Boudin Correspondances 1861-1898

© Éditions L'Atelier contemporain

À Ferdinand Martin

Bruxelles, 2 janvier 1871

Notre voyage s'est accompli sans encombres jusqu'à Bruxelles. L'adresse de l'ami Vollon nous a permis de chercher dans son quartier un logis improvisé – Nous avons trouvé cela sans peine dans le faubourg un peu perdu de St Gilles à cent pas du boulevard et de [la] gare du Midi – voyez le plan – Nous sommes assez bien logés – nous avons un appartement garni c'est-à-dire une grande chambre plus une pièce qui me sert d'atelier lequel [?] donne sur la gare et les jardins – jour très bon – mais il a fallu installer tout cela pour en faire une espèce d'atelier et c'est fait – Nous avons retrouvé notre client de Paris – on attend mes essais pour nous faire des commandes sous la condition que ce sera fini mais fini à la loupe – je m'évertue pour faire en sorte de les satisfaire...
[...]

Il y a beaucoup de réfugiés français entre autres un certain nombre de peintres. J'ai retrouvé Diaz [illisible] et quelques autres moins connus
[...]

Depuis notre départ du Havre nous avons toujours eu de la neige et nos vitres restent fleuries malgré nos deux poêles. Voilà notre situation d'émigré cher ami.

Cher ami – Nous ne serons pas trop éprouvés si comme nous l'espérons nous parvenons à gagner notre vie chez ces étrangers. La ville est belle on y trouve même d'assez jolies marines – on voit actuellement dans le bassin des navires de Quimper, de Vannes, etc. – Le marché au poisson est beau bien fourni et nous ne nous plaindrons pas trop de notre sort par ces temps d'orages.

[...]
et si nous devons faire un souhait n'est-ce point, réservons-le pour notre pauvre France en ce commencement d'année.

Rue Mérode 69 à St Gilles

Le Passage de Plougastel,
8 novembre 1871

En jetant les yeux sur le calendrier, je vois avec stupeur que nous avons consommé nos 45 jours en Bretagne ce qui est plus que suffisant pour [des] gens n'arrêtant pas de traîner leurs individus depuis quinze grands mois à travers toutes sortes de bourgs & campagnes.

Nous quittons le Finistère cette semaine. Selon toute apparence nous serons pour lundi dans nos foyers. Nous avons l'intention de prendre la voie de mer, par économie & aussi afin de passer par Le Havre & de finir encore une dernière fois les fugitives impressions de la mer, mais le temps est trop variable & l'approche des bourrasques nous fait peur.

[...]

En effet nous n'avons écrit à qui que ce soit nous absorbant dans le travail & vivant comme les voyageurs au pôle, pays où la poste a peu de stations – Nous n'avons pourtant pas été trop favorisés car nous avons eu environ trente jours de mauvais temps sur les quarante-cinq que nous venons de passer.

Malgré cela nous avons employé le temps de notre mieux, bravant – trop souvent – le froid, le vent & la pluie. Aussi quelles névralgies n'ai-je pas endurées, pauvre martyr !!

La Camarade [Marie-Anne Boudin] tient bon. Malgré son esprit inventif en fait des choses du ventre, ou plutôt à cause de cela, notre pitance est encore passable dans ce pays dépourvu s'il en fut ! Elle déniche encore par-ci par-là quelque gibier, quoiqu'il soit cher, mais tout cela est maigre ; c'est la vie réduite à sa plus simple expression !

À Courbet

Paris, 2 janvier 1872

Mon cher Courbet,
 Nous ne voulons pas laisser passer ces jours où l'on se fait un devoir de visiter tant d'amis plus ou moins heureux, sans vous envoyer un souvenir au fond de votre prison.
 Nous serions satisfaits que ce faible témoignage de notre amitié pût, durant quelques instants, faire diversion à votre solitude.
 Rentrés depuis peu à Paris, après une très longue absence, nous espérons pouvoir vous serrer la main, mais on nous assure qu'il est difficile d'obtenir la faveur de vous voir.
 Je me fais ici l'interprète des sentiments de plusieurs [sic] de mes camarades, entre autres de Monet et de Gautier qui vous envoient également leurs bons souhaits et qui seraient non moins jaloux que moi de passer quelques instants auprès de vous.
 Nous nous consolons en songeant que bientôt vous allez toucher au terme de votre captivité et que prochainement vous serez rendu à la liberté, à l'art et à vos amis qui ont eu de si vives appréhensions à votre endroit.
 C'est tout ce que nous pouvons vous témoigner ici.
 Nous serions heureux que ce souvenir de ceux qui n'ont pas cessé un instant de se préoccuper de votre sort vous parvienne bientôt.
 Dans cet espoir, nous vous serrons la main bien cordialement.
 Pour moi et pour les amis.
 E. Boudin
 31 rue St Lazare

À Braquaval

Deauville, 10 octobre 1890

[...] D'abord je dois vous accuser réception de la caisse de fruits qui nous est parvenue en bon état – nous y avons déjà goûté.
 Vous remercierez pour nous Mme Braquaval qui se prive sans doute pour nous faire goûter les fruits de son verger ! Voyez un peu ce que c'est, nous sommes partis en voyage laissant notre maigre récolte aux arbres en comptant bien la trouver mûre à notre retour...
 Des gens plus pressés avaient eu soin de la faire pour nous... tout comme on

procède chez vous !! (...)
 Enfin ? Nous n'en avons pas moins réalisé notre projet de voyage... en pensant bien que vous vous deviez à votre famille, à votre chère malade surtout, je n'ai pas voulu vous tenter en vous prévenant à l'avance.
 Au reste vous ne vous seriez pas récréé beaucoup avec nous. Nous avons été simplement à Étretat, petite plage de pêcheurs resserrée entre deux immenses côtes bien belles toutefois... puis un rivage des plus intéressants, couvert de barques, de filets, de cabestans [?], quelque chose de merveilleux de couleur et ton composé ce qui est mieux. Je n'avais pas eu la curiosité de revoir ce trou depuis 33 ans que j'y avais fait ma première visite avec Le Poitevin mais j'ai été fort surpris de retrouver tout cela dans le même désordre pittoresque en plus beau même que jadis.
 Vous pensez bien que favorisé par un temps assez beau je n'ai pas perdu un quart d'heure – tous mes jours ont compté... et quoique trop hâtives j'ai fait une forte série d'études : de beaux motifs surtout avec ces hautes falaises et

Soignez vos études, je ne saurais trop vous le crier... ne vous pressez pas mais ne négligez point vos animaux, mettez-en partout tant que vous le pourrez. Le paysage sans étoffage [sic] ne vous donnera pas le même succès que les animaux.
 [...]

*



Lavandières sur la plage d'Étretat, 1894
 huile sur bois, 37,2 x 54,9 cm,
 The National Gallery of Art, Washington

la mer bleue au fond.
 Depuis je bûche ici... le ciel est au bleu pur mais on en profite pour faire du paysage ou des animaux puisque la mer ne dit rien.
 Voilà mon cher ami l'emploi de notre temps et cela continue malgré un refroidissement sensible. Ma foi nous restons encore et resterons jusqu'au mauvais temps.
 Je suppose que vous-même en avez profité & en profitez encore... mais que le paysage est donc difficile !

Portrait

Eugène Boudin

Par Corinne Amar

« Je suis un isolé, un rêveur qui s'est trop complu à rester dans son coin et à regarder le ciel », confiait Eugène Boudin (1824-1898) en 1877. Pourtant, personne n'oublie la virtuosité du roi des ciels pour saisir toutes les nuances de l'azur – « ces beaux et grands ciels tout tourmentés de nuages, chiffonnés de couleurs ».

Eugène Boudin est à jamais le peintre dont la particularité fut de peindre à l'extérieur, orfèvre des nuances de bleus et inlassablement nourri des lumières de l'Ouest et des reflets du ciel sur la mer.

Né à Honfleur, il y vivra ses dix premières années, deuxième d'une famille de quatre enfants, puis ses parents s'installent au Havre. Un père matelot, une mère femme de ménage, un milieu modeste. Eugène est autodidacte. À l'âge de douze ans, il devient commis chez un imprimeur, avant d'entrer chez un papetier-imprimeur.

La ville du Havre s'est offert un musée et une école de dessin et il fréquente les deux endroits. À l'âge de vingt-et-un ans, Eugène montre ses premiers croquis au peintre pastelliste et dessinateur, Jean-François Millet (1814-1875), alors au Havre, et malgré les réticences de ce dernier qui tente de le décourager d'en faire un métier, deux ans plus tard, il commence à peindre sur le motif. En 1851, il obtient de la Ville du Havre une bourse d'études de trois ans. Mais, au lieu de s'inscrire dans l'atelier d'un grand peintre parisien comme cela lui était recommandé, esprit libre, il s'inscrit comme copiste au Louvre et travaille sur le motif, en Normandie. En 1887, le journal l'Art [compte-rendu du Salon de 1887], publiait une brève autobiographie d'Eugène Boudin.

« Quoique né à Honfleur d'un père marin, je n'aurai pas l'ingratitude d'oublier que c'est la ville du Havre où j'ai été élevé qui m'a encouragé et pensionné pendant trois années. Mais avant cela, j'avais tendu bien des carrés de papier à pastel. (...) Le portrait était en vogue, ce fut dans ce genre que je débutais. Il fallut chercher à gagner sa vie, en faisant tout ce qui concernait son état ; je fis ce que je pus... tableaux de salles à manger, aquarelles, paysages et enfin, tout ce qui pouvait rapporter quelque profit. Ma pension avait pris fin. La ville du Havre ne me devait plus rien, mais elle avait eu une déception. On s'imaginait que j'allais revenir, après trois années d'entretien, un phénix de l'art : j'étais revenu plus perplexe que jamais (...) »¹

Sa peinture, natures mortes, paysages, la bourgeoisie havraise n'en veut pas, et il traverse une période difficile, tant moralement que financièrement.

Les remarques, les résolutions, les doutes, les progrès, il les fait en son for intérieur, puis les note, rassemblant ainsi en des petits carnets ses pensées. Ses notes, il en couvrira des pages, gardant pour lui ce qu'il aurait pu confier à d'autres et qui souvent, lui arrache des cris de détresse. « Jours de désespoir et d'anéantissement. Ne rien réussir qui vaille, avoir la nécessité sur ses talons. Je m'agite dans une ornière où je suis enfoncé de toute façon. Mes yeux se fatiguent, mon goût s'émousse et je ne produirai rien de passable. Voilà vingt fois que je recommence pour arriver à cette délicatesse, à ce charme de la lumière qui joue partout. »²

Il n'a que trente ans lorsqu'il jette ces notes tristes et amères, ajoute



Eugène Boudin (1824-1898)
Pierre Petit

son biographe, mais plus forte que son découragement, que sa misère, sa volonté domine. C'est seul qu'il surmontera, résoudra, triomphera. C'est alors qu'il décide de changer de pratique et de prendre sans plus attendre la nature comme seul et unique maître.

Dès 1855, naviguant entre Honfleur et Trouville, emportant son lourd bagage de peintre, un rouleau de toiles non montées, « de l'eau, des papiers en blocs plus la boîte et les crayons », un parasol, il se pose en plein air du lever du soleil à la nuit tombée. Durant l'été 1856, il convainc le jeune Claude Monet (1840-1927) de venir travailler avec lui sur le motif. Le ciel, de simple motif, devient un élément à part entière de son travail. Mais Boudin est une âme inquiète, insatisfaite, qui ne tient pas en place. Le 26 novembre 1856, il note : « L'envie de fuir me tourmente. Il faut essayer des voyages, ça dérouille. » L'été venu, il part pour le Finistère où il reste deux mois. « Le temps est tellement inconstant que le paysage est impossible », écrit-il à son frère, Louis Boudin, le 12 août 1857.³

En 1859, il rencontre Baudelaire à Honfleur, guide Courbet au Havre. L'un et l'autre impressionnés par ses pastels, ses marines, l'encouragent dans la voie qu'il s'est tracée. Mais le peintre est timide, manque de confiance en lui, se tient loin des événements et des hommes, doutera longtemps avant de comprendre qu'il a du talent.

En 1861, il s'est installé à Paris. Si le travail sur le motif est pour Boudin essentiel, il a besoin du recul de l'atelier. « Il n'y a qu'à Paris, dans le silence de l'atelier, qu'on se juge bien. » Assez rapidement, il organisera son année entre voyages sur le littoral à la belle saison et retraite l'hiver dans son atelier parisien. Il s'est spécialisé dans les marines, les ports, les stations balnéaires, ces lieux des jeux de lumière, il peint l'incomparable série de plages avec ses ciels, la foule qui vient découvrir les joies du bord de mer.

En 1863, il épouse au Havre Marie-Anne Guédès, Bretonne dont la famille habite le Finistère et chez laquelle il ira souvent faire des séjours. Peu à peu, il commence à recevoir des commandes de peintures de marines, délaisse alors les scènes de plages. À la fin de l'année 1870, alors qu'une partie de la France est occupée par l'armée allemande, Boudin est appelé à Bruxelles par un marchand d'art, puis il part pour Anvers où il s'évertue à reproduire quelques vues de la ville. Il note qu'il n'y est pas bien. « Le pays ne nous va pas beaucoup comme séjour – et puis le climat y est si capricieux, si chaud et si froid alternativement que la santé se détraque aisément », écrit-il le 11 juillet 1871.⁴

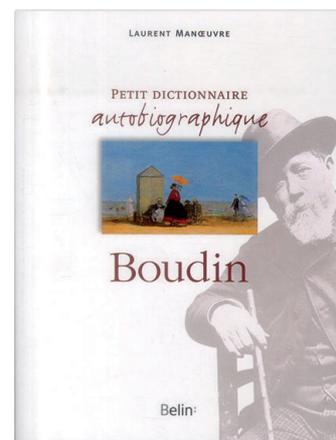
Les années qui suivent sont pour Boudin des années de succès. En 1874, le peintre participe à la première exposition impressionniste où il est considéré par les jeunes artistes comme un maître. Mais à partir de 1875, le commerce d'art subit les affres de la grande dépression et les revenus s'effondrent. Boudin ne peut plus voyager autant.

Sa correspondance, à son frère, sa famille, ses amis, ses marchands, fourmille de détails sur ses voyages. Dans les dernières années de sa vie, l'homme se livre sur ce qu'il craint par-dessus tout, la terrible solitude, notamment à son ami havrais, Ferdinand Martin. « Ce soir je t'écris ces lignes au bruit de la pluie qui glisse sur nos tuiles et fait vacarme autour de la bicoque... ce n'est plus gai du tout : la mer ne décolère plus [...] nous avons encore un mois de solitude à faire si le temps ne devient pas trop mauvais, mais je doute que nous puissions résister aussi longtemps à cette horrible tristesse du ciel » [Deauville, 30 septembre 1885].⁵

Il se sent éperdument seul à la mort de sa femme, Marie-Anne Boudin, en 1889, et c'est à son ami de toujours, Ferdinand Martin, qu'il exprimera dans ses lettres en termes déchirants son abandon, son isolement et la peur d'en perdre la raison.

En 1898, il passe le printemps dans le Midi. Affaibli, il parvient à se rendre à Deauville où il meurt le 8 août de cette même année.

-
1. Laurent Manœuvre, *Boudin, Petit dictionnaire autobiographique*, Belin, 2014, p. 29
 2. Extraits de carnets manuscrits autobiographiques. Vente Hôtel Drouot, 12 mai 1970. Cité dans *E. Boudin*, Gilbert de Knyff, Mayer, 1976, p.12
 3. Laurent Manœuvre, *Boudin, Petit dictionnaire autobiographique*, op. cité
 4. *Suivre les nuages le pinceau à la main, Correspondance 1861-1898* d'Eugène Boudin, édition établie et annotée par Laurent Manœuvre, L'Atelier contemporain, François Marie Deyrolle éditeur 2025
 5. *Suivre les nuages le pinceau à la main, Correspondance 1861-1898* d'Eugène Boudin, op. cité.



Laurent Manœuvre
Boudin, Petit dictionnaire autobiographique
Préface d'Anne-Marie Bergeret-Gourbin
Éditions Belin, 2014

Volcanique

Le thème du Printemps des Poètes

Par Gaëlle Obiégly

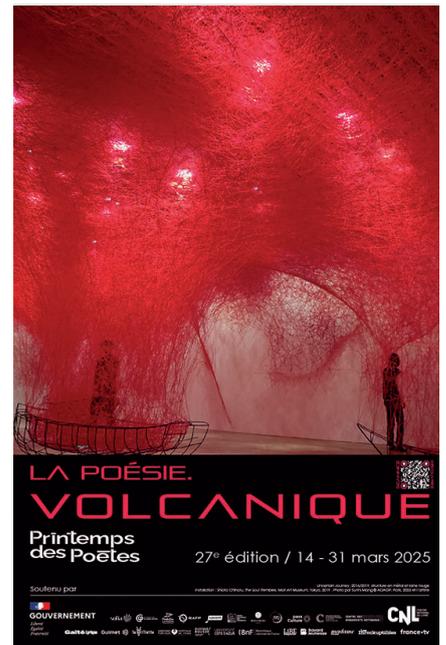
Le Printemps des Poètes a pris pour thème en cette année 2025 : la poésie volcanique. Je n'ai rien à dire sur les volcans, n'en ayant pas fait l'expérience. Du moins pas directement. C'est pourquoi je parlerai ici de biais ; à travers des œuvres et notamment l'œuvre d'un volcan.

Je suis allée à Pompéi. C'était l'hiver. Il faisait froid, humide. Le ciel avait une couleur de cendres. Une journée d'hiver normale. Dans la navette qui relie Naples à Pompéi, j'ai observé le style capillaire de la jeunesse locale. Les garçons portent sur leur tête des architectures de cheveux. Cette fantaisie capillaire des hommes italiens m'est apparue dans ce petit train. Je l'avais déjà constatée dans le musée archéologique de Rome, le musée Massimo, où sont exposés des hermae d'empereurs et de sujets romains. Tandis que les têtes de femmes sont similairement coiffées, d'une manière simple, les hommes affichent une recherche, voire une coquetterie dans leurs coiffures. Ils adoptent la coiffure de l'empereur. Chaque empereur a son style de cheveux. J'étais assez contente de voir une continuité entre la Rome antique et l'Italie contemporaine. À partir de là, je me suis sentie connectée à Pompéi. Et même, je me suis sentie intime avec ce lieu et sa population fossilisée.

Après un court trajet par le chemin de fer, je suis entrée dans Pompéi dont je garde des images rouges et vertes. Bien que ce soit une ville en ruines, ce lieu diffuse une espèce d'énergie. Du moins, je

percevais le souffle jamais éteint des gens de Pompéi. Par chance, c'était désert ce jour-là. J'étais en compagnie d'une amie. Elle s'appelle Josephine Halvorson. C'est une peintre de nationalité états-unienne. Elle peint le réel, la vie matérielle. Elle a repéré des détails, les a dessinés dans son carnet. Un pan de mur avec une fissure, de la mousse. J'étais happée par d'autres visions. Les corps des victimes. Leurs corps subsistent grâce à des moulages réalisés à partir des formes qu'ils ont laissées dans la matière volcanique meurtrière. Ce sont des images qu'on ne peut pas oublier. Ce sont des présences, elles débordent de leur carcan, elles excèdent leur matérialité. Ce sont des restes qui sont comme des œuvres d'art.

Nous étions entourées d'autres Américaines, chercheuses, dont une paléographe rouquine. Celle-ci avait fait le déplacement pour relever les nombreux graffitis présents sur les murs de Pompéi. Notamment, dans un des bordels de cette ancienne ville prospère où, je l'ai alors senti, a dû régner avant même l'éruption une ambiance volcanique. Au sens d'énergique. Une joie collective. Les obscénités inscrites au poinçon sur les parois du bordel nous ont été traduites par la paléographe états-unienne qui maîtrise le latin, ses registres classiques et tardifs, son argot. En arpentant Pompéi, je n'ai éprouvé aucune tristesse bien que je connaisse le sort de ses habitants. J'étais davantage émue par le caractère collectif de tous les aspects de leur vie.



L'architecture de la cité t'amène à en percevoir les mœurs. Ainsi les espaces où s'alignent les latrines nous font comprendre qu'ils et elles déféquaient en groupe et peut-être en conversant et en chantant. Les bains étaient pris en public, et sans complexe, dans des thermes. Les pièces de réception sont plus importantes que les chambres individuelles. S'isoler devait être une manie d'hurluberlu. Ils allaient au bordel, ils gravaient des messages sur les murs, des messages destinés à tout le monde, ils faisaient l'amour en groupe. Les rues sont larges et sans doute étaient-elles gonflées de processions. Bref, on perçoit dans ces ruines que Pompéi fut une cité où les gens faisaient toutes sortes d'activités ensemble.

Notre petite bande a exploré cette célèbre cité jusqu'à la connaître intimement. Jusqu'à les voir marcher, manger, coucher ensemble. Jusqu'à les croire liés d'amour, inséparables. Seule la mort pourrait les séparer. Mais la mort ne les a pas séparés. La mort les a gardés tous ensemble. Ils et elles ont fait tant de choses en chœur, jusqu'à mourir collectivement. En un instant. L'instant de leur mort est figé. Il est matérialisé. Une pluie de cendres s'est abattue sur Pompéi après l'éruption du Vésuve en 79 de notre ère. Les corps pétrifiés visibles sur le site ont une aura. Ils ne sont pas enfouis dans le temps. Ils restent. Comme s'ils étaient rejetés par la mort. Ces présences s'insinuent en vous, à jamais. A la fois vives et éteintes.

Les Pompéiens pétrifiés sont à la fois vivants et morts. La physique quantique parvient à démontrer qu'un chat peut être en même temps mort et vivant. Ici, le temps n'existe pas. Pourtant le lieu est millénaire. Disons que le temps est sans effet matériel. De toute façon, c'est un lieu d'atomes et d'ondes. Et le temps, dans ces ruines, n'abîme plus rien. Il ondule. Il fait des reflets. Léger.

Pompéi, en raison d'un déferlement de lave, de cendre et

de pierre ponce, est devenue un lieu emblématique. Une œuvre d'art façonnée par la nature. Les formes, ici, sont créées autant par les humains que par la catastrophe naturelle. Et la beauté des ruines, leur vitalité, vous font prendre le Vésuve pour un volcan poétique. Un volcan qui fabrique. Il paraît que toute personne sur le point de mourir revoit sa vie sous forme de flash. Cette éruption de souvenirs a sans doute une fonction. Sans doute le mourant cherche-t-il dans tous les moments vécus des situations où il a été proche de la mort. Sa mémoire les fait jaillir pour qu'il comprenne comment il a survécu. Le souffle de la mort provoque un élan de vitalité psychique. Un jet de réminiscences non pas nostalgiques mais, au contraire, pour aller de l'avant, pour vaincre la mort.

Dans le film de Rossellini, Stromboli, Karin, interprétée par Ingrid Bergman affronte le volcan et la mort qu'il promet pour, précisément, fuir la mort lente d'une vie conjugale horrible. Horrible est un mot qu'elle prononce à plusieurs reprises quand elle est prise dans la réalité aride du village auquel son mari l'assigne. Karin est différente. C'est son crime. Elle ne correspond pas aux mœurs, à la brutalité, à la bigoterie de l'île dont elle est captive. Le film se passe en 1945. Telle une bagnarde, elle prend la fuite. Pour traverser l'île et gagner le port où elle pourrait trouver un bateau qui l'exfiltrerait, il n'y a qu'un chemin. Un chemin potentiellement mortel. Comme l'est aujourd'hui la méditerranée pour les embarcations surchargées de migrants qui fuient leurs pays natus. Une fois en haut, la jeune femme s'adresse à Dieu. Il lui répond aimablement en déployant un ciel étoilé qui semble la rassurer. Puis le volcan, c'est-à-dire Dieu, émet ses fumées, déborde, s'écoule. Des pierres jaillissent. Elles tombent comme des obus. On ne sait pas si Karin parviendra à s'enfuir. Le film culmine dans cet affrontement, une étreinte quasiment, entre deux forces de la nature. L'une pleinement ;

l'autre par son désir de liberté. Qui dépasse la peur. Qui devrait triompher du péril. Mais le film est réaliste. Et non mythologique.

L'adjectif volcanique évoque l'éruption. Ce qui jaillit. Ce qui monte. Le désir est un appel. La joie est un sentiment qui monte. La colère aussi. Ce sont des mouvements de l'âme qui cherchent le partage.

Le Printemps des Poètes
Du 14 au 31 mars 2025
27^e édition
Thème : Poésie volcanique
Parrains : Ariane Ascaride
et Hippolyte Girardot
[Site du Printemps des Poètes](https://www.fondationlaposte.org/projet/printemps-des-poetes-27e-edition)

<https://www.fondationlaposte.org/projet/printemps-des-poetes-27e-edition>

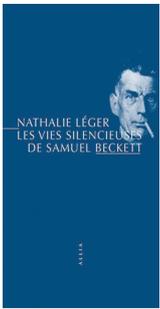
avec le soutien de



Dernières parutions

Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

Essais biographiques



Nathalie Léger Les Vies silencieuses de Samuel Beckett

« Ces années-là, 1930-1937, il faut imaginer d'incessantes allées et venues, l'impossibilité de se fixer, la souffrance physique, un cri muet presque ininterrompu sous le regard implacable d'une mère aimante et torturante – un regard dont on sait qu'il était précisément pareil au sien, grandes mains mêmes yeux « bleu pâle aigu, l'effet est saisissant ». Ce n'est pas une biographie au sens chronologique du terme, ce sont des fragments

d'une vie. Celle de l'écrivain, poète, dramaturge irlandais, Samuel Beckett (1906-1989) qui, en 1928, lecteur d'anglais, à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm à Paris, choisissait de vivre en France l'essentiel de sa vie d'adulte et d'écrire en français la majeure partie de ses œuvres. L'auteure évoque les moments clés de son existence, ses doutes, ses errances innombrables, ses souffrances – tant morales que liées à sa santé – son refus de toute compromission, mais aussi la conscience qu'il a de sa propre valeur intellectuelle. D'un ton tantôt intimiste tantôt distancié, elle tisse un portrait intellectuel et psychologique ; elle évoque son isolement à l'origine d'une tendance dépressive, son rapport difficile sinon impossible avec sa mère, l'alcool qui va avec la mélancolie, l'Irlande, le théâtre. Elle rappelle son admiration pour Joyce (1882-1941), qu'il rencontre à Paris, qu'il fréquente, dont il imite même, pas seulement la langue, pas seulement le style, mais aussi les chaussures. Elle le suit sur le chemin de son œuvre, majeure. Une certaine austérité, un minimalisme volontaire. De lui, elle parvient à saisir ce quelque chose, ce je-ne-sais-quoi un trait, une qualité (*un incident brillant de clarté formelle*, dirait Beckett) qui touche et prend forme : un objet, une photographie, un détail on l'imagine chez lui, la cigarette aux lèvres, à sa table de travail : « Il médite sur la tâche infinie qui lui revient d'épuiser les mots et de continuer pourtant à les dire ». Éd. Allia, 124 p., 7,50 € **Corinne Amar**

Mémoires



Charlotte Delbo La mémoire et les jours, Auschwitz et après IV

Comment écrire sur l'expérience concentrationnaire, comment expliquer l'indicible ? Charlotte Delbo (1913-1985) était la secrétaire du comédien et metteur en scène Louis Jouvet, quand elle a décidé de quitter le théâtre pour s'engager dans la résistance. Elle est arrêtée en 1942, déportée à Auschwitz en janvier 1943.

Libérée en avril 1945, elle restera vingt-sept mois en déportation. À son retour, elle écrit dans l'urgence, Auschwitz et après. La Mémoire et les Jours est le quatrième et dernier tome d'un cycle. Parue en 1985, juste après sa mort, l'édition est aujourd'hui complétée d'ajouts et d'un texte inédits. « *Comment ai-je fait au retour pour m'en dégager, pour vivre aujourd'hui ? Auschwitz est si profondément gravé dans ma mémoire que je n'en oublie aucun instant. – Alors, vous vivez avec Auschwitz ? – Non, je vis à côté.* » Ce sont des textes distincts, deux premiers récits où l'auteure imagine une femme et un homme tous deux juifs et déportés se confiant une même obsession : la façon dont ils imaginent la mort et l'extermination de leur mère, déportée avant eux et jamais revenue. Dans le récit suivant, c'est la pensée tourmentée à l'infini, d'une femme revenue du camp au souvenir de sa sœur morte dans ses bras à Birkenau et qu'elle fut contrainte d'aller déposer en pleine nuit dans la neige, ultime linceul avant de la voir, impuissante, devenir brindille anonyme à brûler, cadavre parmi les cadavres, le lendemain. D'autres textes surgissent, de *ce qui reste d'Auschwitz* ; un poème ou le récit de la révolte du ghetto de Varsovie en avril et mai 1943, les dévastations de la guerre, les migrations de femmes – le souvenir de toutes ces femmes que Charlotte Delbo connut au camp, polonaises, allemandes, autrichiennes, espagnoles – dans une Europe fracturée après-guerre... La douleur persiste, résiste, et cette écriture dit, par-dessus la révolte et l'injustice, la puissance de la vie, l'amour de la vie. Éd. Minit, collection double, 167 p., 9 €. **Corinne Amar**

Les romans et récits qui font l'objet d'une chronique dans cette rubrique sont biographiques ou autobiographiques : des récits de vie ou encore des romans dans lesquels la lettre est le vecteur d'une histoire qu'elle structure. Les ouvrages répertoriés ici ont tous un lien avec l'écrit intime.

Récits



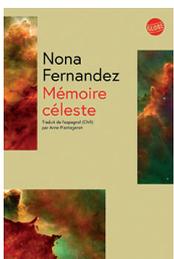
Christine Angot La Nuit sur commande

Pour la collection « Ma nuit au musée » des éditions Stock, Christine Angot s'est vue proposer de passer une nuit dans le musée de son choix. Elle a d'abord pensé à la Wallace Collection à Londres pour *Les Heureux hasards de l'escarpolette* de Fragonard ou à l'église Santa Maria della Vittoria à Rome pour *L'Extase de sainte Thérèse* du Bernin, sculpture devant laquelle elle a pris toute la mesure de ce qu'écrire signifiait à ses yeux. « L'extase d'un autre monde. Qui existait. C'était ça et c'est toujours ça. C'est toujours ce que je ressens. J'ai toujours cette impression d'une histoire d'amour fou, d'une révélation, de quelque chose d'incroyable, qui est largement au-dessus de moi. » La romancière a finalement tranché pour la Bourse de Commerce à Paris et a souhaité être accompagnée par sa fille Léonore, artiste. Elle s'est éclipse à 1h15 du matin, consciente de ne pas avoir respecté le cadre habituel de l'exercice. Elle savait déjà qu'elle ne dirait rien des œuvres exposées, ne s'estimant pas légitime à le faire. Elle s'est donc emparée de cette commande en ne s'attachant qu'à ce qui l'intéresse vraiment : son personnage de narratrice, son engagement total dans l'acte d'écrire. De ses premiers pas de petite-fille à Châteauroux jusqu'à aujourd'hui, Christine Angot embrasse du regard l'itinéraire qui a été le sien. Elle raconte les années d'anxiété à redouter de ne pas percer comme écrivaine, cette existence singulière entre fiction et réalité, ses histoires sentimentales, son amour de mère, sa trajectoire sociale. De sa fréquentation du milieu de l'art, au début des années 2000, dans l'intimité de Sophie Calle ou de Catherine Millet, elle garde le sentiment de n'avoir jamais été à sa place dans cet univers de pouvoir et d'argent. Le livre sonde aussi cela, son rapport à toute forme de pouvoir, de contrainte, la manière dont l'inceste qu'elle a subi infuse toute son écriture. « Mon titre, *La Nuit sur commande*, je l'ai trouvé tout de suite. Il établissait un tel lien entre la commande éditoriale de passer une nuit au musée et la commande sexuelle à laquelle je pouvais être confrontée à tout moment de la nuit entre mes treize ans et mes seize ans... » Éd. Stock, 176 p., 19 €. **Élisabeth Miso**



Albin de la Simone Mes battements

« Depuis vingt ans, j'écris et chante des chansons. De courtes pièces où la musique et le texte se partagent le travail d'expression. Et je publie des disques qui en sont les recueils. Ce livre est lui aussi un recueil de petites pièces dans lesquelles le dessin et le texte collaborent pour vous raconter ce qui fait vibrer et rythme ma vie. Mes battements. » En tournée avec son huitième album *Toi là-bas*, Albin de la Simone publie également un récit autobiographique, son premier livre. Diplômé en arts plastiques, il n'a pas dessiné pendant trente ans, la musique ayant pris toute la place. Le plaisir du dessin retrouvé, il met en images et en mots des moments précis, des détails de son passé ou de son quotidien. Par petites touches légères et sensibles, il convoque des sensations, des bribes de son enfance et de son adolescence en Picardie et de sa vie d'artiste. Son regard se pose ainsi sur les branches des arbres, les couleurs vives, le papier peint de la chambre d'enfant de sa sœur dont il a reproduit le motif dans celle de sa fille, les châteaux d'eau, le lac d'Annecy, le village de Montigny-sur-Hallue où il a grandi ou encore sur les instruments qu'il chérit, comme Helmut, son synthétiseur préféré. Son nom à particule et les voitures de collection que restaurait son père, l'ont fait passer pour un privilégié, ce qui lui a valu quelques brimades au collège. Pourtant d'aristocrate, il n'a jamais eu que le nom. Il se souvient de toutes les filles qu'il a aimées, adolescent, sans jamais oser les aborder, de ce père singulier qui lui « glissait toujours entre les doigts ». Il a débuté comme musicien de jazz, a collaboré avec Alain Souchon, Salif Keita, Vanessa Paradis ou Miossec et a fait entendre sa propre voix en 2003. « Je chante parce que j'écris des paroles. Sans l'écriture, l'envie de chanter ne me serait pas venue, ne m'aurait pas détourné de la musique instrumentale que je pratiquais exclusivement depuis le début. » Auteur-compositeur-interprète, dessinateur, Albin de la Simone, se retourne sur son parcours et nous invite dans son monde poétique. Éd. Actes Sud, 144 p., 18 €. **Élisabeth Miso**



Nona Fernández, Mémoire céleste. Traduit de l'espagnol (Chili) par Anne Plantagenet. À partir des évènements de sa mère et de ses pertes de mémoire, Nona Fernández développe une passionnante réflexion sur la mémoire intime et collective. L'autrice chilienne s'intéresse tout particulièrement à la manière dont les souvenirs et les récits que nous portons imprègnent nos vies. « Nous avons dans le corps des centaines de millions d'histoires qui viennent du passé, des messages qui circulent en nous, même si nous l'ignorons, des constellations qui nous guident et qui, en somme, constituent notre façon d'agir. Nous sommes les réceptacles de souvenirs génétiques. » Nourrissant son propos d'astronomie, d'astrologie, de neurosciences, de mythes et de fragments autobiographiques, elle démontre l'éclairage indispensable que le passé apporte au présent, l'importance de ne pas oublier. Quelles traces indélébiles ont laissé les années de dictature ? Quels récits, quels dénis la violence toujours à l'œuvre dans la société chilienne véhicule-t-elle ? Le 19 octobre 1973, quelques semaines à peine après le coup d'État d'Augusto Pinochet, la Caravane de la mort, l'effroyable escadron de l'armée, exécutait vingt-six prisonniers politiques dans le désert d'Atacama. « Vingt-six vies et vingt-six morts et vingt-six corps dissimulés dans un coin de l'Histoire, un angle mort où on ne peut plus rien chercher. » L'écrivaine s'est impliquée dans le projet de l'Union astronomique internationale de créer une nouvelle constellation dans le ciel en mémoire des vingt-six disparus. Face à la menace des idéologies autoritaires, racistes et sexistes, Nona Fernández nous rappelle qu'il serait bon de nous inspirer de Carl Sagan, l'astronome et vulgarisateur scientifique américain. « Il invitait à tout remettre en cause. À interpellier les vérités et à interroger constamment ce qui nous entourait. À ne pas se contenter des versions officielles, ni de l'ignorance totale, ni de la bêtise ou du mensonge. À regarder au-delà de notre petit territoire en utilisant toutes les possibilités dont est doté notre cerveau, qui a évolué pendant des millions d'années pour nous donner cette chance. » Éd. Globe, 176 p., 20 €. **Élisabeth Miso**

Agenda

Sélection de manifestations
et projets soutenus par
la Fondation La Poste

Prix littéraires

Le prix « Envoyé par La Poste » 2025 • 11^e édition Formulaire de candidature : au plus tard le 30 mai 2025



Lancement de la 11^e édition du Prix « Envoyé par La Poste », une initiative dont la vocation est de célébrer et soutenir les talents émergents de la littérature française. Ce prix vise spécifiquement à honorer le premier livre d'un auteur qui a choisi de transmettre son manuscrit à une maison d'édition par voie postale.

Les éditeurs doivent adresser au plus tard le 30 mai 2025 (le cachet de La Poste faisant foi) leur formulaire de candidature :

Le formulaire et le règlement sont disponible ici :

<https://fondationlaposte.org/projet/lancement-du-prix-envoye-par-la-poste-2025>

Ce sont les maisons d'édition qui adressent les ouvrages au jury du Prix « Envoyé par La Poste ». Le prix rend ainsi hommage aux éditeurs qui décèlent, avec leur comité de lecture, un talent d'écriture qui n'a pas de réseau établi dans le monde littéraire : un écho à l'accessibilité du service public qu'est La Poste, de manière égale pour toutes et tous.

La voie postale, c'est le choix de la confiance, la prestation de serment des postiers assurant la confidentialité et l'intégrité du manuscrit.

Le Prix « Envoyé par La Poste » est, depuis 2015, un véritable révélateur de talents. Jean-Baptiste Andrea, Goncourt 2023, était ainsi le lauréat de l'édition 2017.

Ce prix incarne également l'engagement de la Fondation d'entreprise La Poste pour la promotion de l'écriture vivante et de la littérature française.

Le Prix « Envoyé par La Poste » sera remis par Philippe Wahl, président du Groupe La Poste et de sa fondation d'entreprise, lors d'une cérémonie début septembre 2025, offrant une plateforme de reconnaissance et de visibilité aux talents prometteurs.

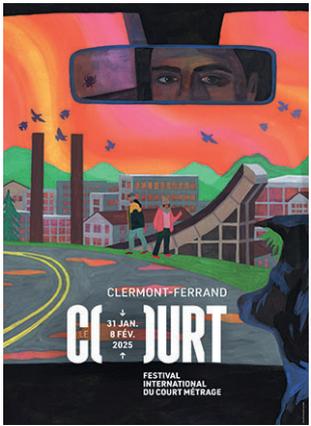
Le lauréat du prix « Envoyé par La Poste » 2024 était Anatole Edouard Nicolo pour son livre *À l'ombre des choses* publié aux éditions Calmann-Lévy :

<https://www.fondationlaposte.org/projet/anatole-edouard-nicolo-remporte-le-prix-envoye-par-la-poste-2024>

<https://www.fondationlaposte.org/sites/default/files/medias/files/2024/09/florilettres252.pdf>

Concours

Concours de la jeune critique cinématographique 2025 Date limite de réception des critiques : Mardi 6 mai inclus



Depuis 27 ans, le **Concours de la jeune critique cinématographique** prolonge le **Festival du court métrage (31 janvier - 8 février)** de Clermont-Ferrand et permet aux élèves de s'emparer des films par le travail critique.

Ce projet vise à engager les élèves de la 4^{ème} à la terminale dans une démarche critique autour du cinéma, en les transformant de simples spectateurs en critiques actifs. Durant un festival de court métrage, les élèves assistent à des séances scolaires et participent à un concours de critique cinématographique. Les enseignants, formés par le festival, accompagnent les élèves dans cette démarche. Les élèves bénéficient également de rencontres avec des réalisateurs et d'un accès à des ressources pédagogiques en ligne, comme des scénarios et des story-boards, pour enrichir leur compréhension et leur expression critique.

Le court métrage est un outil pédagogique intéressant dans l'apprentissage de la critique cinématographique. Sa durée réduite et la diversité de sa production lui confèrent un statut particulier propre à susciter la réflexion. Le concours souhaite prolonger la programmation scolaire en mobilisant, à l'écrit ou par une production audiovisuelle, le regard des élèves sur un support de création artistique de premier plan : il s'agit de leur offrir un espace d'expression, d'analyse filmique et d'initiation à l'exercice de la critique cinématographique.

Date limite de réception des critiques : Mardi 6 mai 2025 inclus

Envoi par mail : laac-contact@clermont-filmfest.org

Cérémonie de remise des prix : Mercredi 18 juin 2025 à 11h00 à la Jetée

<https://clermont-filmfest.org/pole-education-a-limage/concours-de-la-jeune-critique-2025/>

Prix Clara 2025 - Concours d'écriture Envoyer son texte avant le 20 mai



Les candidatures sont ouvertes pour le **Prix Clara, nouvelles d'ados 2025 ! Un prix soutenu par la Fondation La Poste pour encourager les jeunes à écrire et saluer leur talent.** Le prix Clara est un concours de nouvelles pour adolescents. Les textes des lauréats sont publiés dans un recueil.

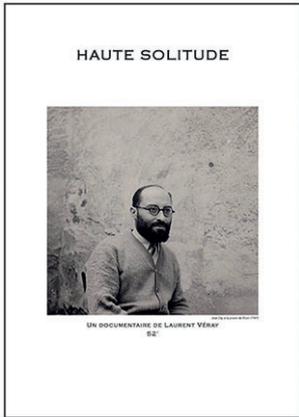
Les Éditions Héloïse d'Ormesson ont fondé ce prix dédié aux adolescents en 2006 en mémoire de Clara, décédée subitement des suites d'une cardiopathie à l'âge de 13 ans. Les bénéfices engendrés par la vente du recueil de nouvelles sont reversés à l'Association pour la Recherche en Cardiologie du Fœtus à l'Adulte (ARCFA) de l'Hôpital Necker-Enfants malades.

Pour concourir au prix Clara, il vous faut impérativement :

- Avoir plus de 13 ans et moins de 18 ans au 30 septembre 2025.
- Écrire une nouvelle en langue française, de 5 à 20 pages (de 7.500 à 30.000 signes, espaces compris).
- L'envoyer par mail avant le 20 mai 2025 à prixclara@fleuruseditions.com
- Votre nouvelle devra être accompagnée de vos coordonnées, adresse postale, adresse mail et numéro de téléphone ainsi que d'une déclaration sur l'honneur datée et signée indiquant que vous êtes bien l'unique auteur(e) de la nouvelle.

<https://www.fleuruseditions.com/prix-clara-2025>

Films



Haute solitude, Un essai documentaire de Laurent Véray sur Jean Zay

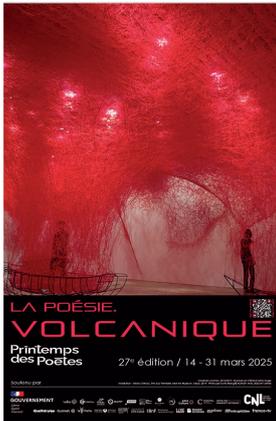
Projection du film : mardi 29 avril 2025 à l'Assemblée nationale.

Panthéonisé en 2015, Jean Zay a été Ministre de l'Éducation nationale de 1936 à 1939, mais aussi ministre de la Jeunesse, des Sports, des Beaux-arts et de la Recherche. Plus jeune ministre de la République, on lui doit des réformes fondamentales (comme la prolongation et l'obligation scolaire à 14 ans, l'unification des programmes, la reconnaissance de l'apprentissage, le sport à l'école) et la création (ou l'accompagnement actif à ces créations) d'institutions importantes (comme le musée d'Art moderne, le festival de Cannes, le CNRS)... Condamné par Vichy en 1940 à la même peine que Dreyfus (déportation à Cayenne à perpétuité), peine transformée en détention à perpétuité, Jean Zay a été assassiné par la milice française, le 20 juin 1944.

Des projections seront organisées avec les communautés pédagogiques donnant lieu à débat avec le réalisateur et les enseignants en histoire. Le film sera aussi distribué au cinéma et diffusé à la TV, en DVD, en VOD et en SVOD.

<https://chambreauxfresques.com/>
<https://fondationlaposte.org/projet/haute-solitude-un-essai-documentaire-de-laurent-veray-sur-jean-zay>

Festivals



Printemps des Poètes • 27^e édition Du 14 au 31 mars 2025 Thème : Volcanique

La Fondation La Poste soutient l'événement depuis 1999.

Ce projet est une initiative nationale qui célèbre la poésie à travers une édition annuelle, mettant en avant l'écriture vivante et novatrice des auteurs contemporains. L'événement, qui se déroule sur deux semaines en mars 2025, rassemble poètes, éditeurs, libraires, institutions culturelles et le grand public. Il inclut des ateliers d'écriture, des lectures et une programmation spéciale dans des lieux comme le Musée de la Poste.

<https://www.printempsdespoetes.com/Edition2025>
<https://fondationlaposte.org/projet/printemps-des-poetes-27e-edition>

Livres

Éditions de correspondances soutenues par la Fondation avril 2025



**Eugène Boudin, Suivre les nuages le pinceau à la main.
Correspondances 1861-1898**
L'Atelier contemporain, François-Marie Deyrolle éditeur
18 avril 2025

Édition établie, présentée et annotée par Laurent Manœuvre

Publication de plus de 200 lettres, pour la plupart inédites, d'Eugène Boudin. La grande majorité d'entre elles sont adressées à son ami Ferdinand Martin, mais nous trouverons aussi des envois à des destinataires prestigieux tels Gustave Courbet ou Claude Monet.

Ces diverses lettres améliorent notre compréhension d'un milieu artistique que l'on a trop schématiquement limité à un affrontement entre académisme et impressionnisme. Il nous renseigne aussi très bien sur un marché de l'art porté à la spéculation. Il nous parle beaucoup de son métier, évoquant souvent les difficultés du paysagiste soumis à l'inconstance de la météorologie, et plus encore le plaisir de peindre sur nature et l'importance du travail en atelier.

L'écriture apparaît désinvolte, la pensée claire, l'expression précise. Il y a une évidente analogie entre le style de ces lettres et celui des études peintes par Boudin sur le motif.



**Correspondance entre Raymonde Vincent et Albert Béguin, Le Passeur éditeur,
24 avril 2025**

Édition établie par Renan Prévot

L'ouvrage contient les échanges épistolaires entre deux « oubliés » des lettres, Raymonde Vincent, romancière Prix Femina 1937 pour *Campagne*, qui connut à son époque un retentissement fulgurant (et qui marqua le début de son œuvre), et Albert Béguin, sommité critique et universitaire, à l'influence considérable jusqu'à nos jours.

Son *Âme romantique et le rêve* (1954) a marqué toute une génération.

Il s'agit d'une rencontre improbable entre une jeune berrichonne illettrée (elle a 18 ans en 1926) et un jeune intellectuel suisse brillant de 25 ans qui finiront par se marier.

À travers eux transite en filigrane tout une histoire éclairante de l'avant-guerre, du Montparnasse et de ses femmes de mauvaise vie, les modèles rencontrés chez les peintres jusqu'à la montée du nazisme dans l'Allemagne qu'ils connurent tous les deux et les prémices de la Seconde Guerre Mondiale.

Ce sont aussi des personnalités de premier plan que l'on croise à travers cette correspondance : Paul Claudel, Jean Cassou, Jacques Chardonnet et Maurice Delamain, Germaine Beaumont ou Aurore Sand..., qui nous offrent une perspective nouvelle sur le monde des Lettres d'alors.

Le style y est remarquablement habité et poétique, bien au-delà d'une simple correspondance littéraire.

Auteurs

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale
(indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly
FloriLettres : ISSN 1777-563

Éditeur Directeur de la publication

Fondation d'Entreprise La Poste
CP B 707
75757 Paris Cedex 15
Tél : 07 84 37 16 77
fondation.laposte@laposte.fr

www.fondationlaposte.org/

Pour être informé du prochain numéro de Florilettres :

S'ABONNER À FLORILETTRES

